



ALEXANDRA  
GUERREIRO

**PAS COMME ÇA !**

Alexandra Guerreiro

Pas comme ça !

© Alexandra Guerreiro, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7113-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*(Vendredi – 20h00)*

Un violent frisson parcourut le corps de l'homme. La tache sombre sous son corps s'élargit doucement et lécha un peu plus le sol de terre battue. Avant même d'avoir ouvert les yeux, il avait senti la douleur quelque part dans le bas du dos. Immobile, les yeux toujours fermés, il tentait d'apprivoiser son environnement. Froid. Humide. Courants d'air. Un *staccato* ininterrompu lui vrillait les tempes façon batteur de groupe de métal. La pluie. Un déluge plutôt qui frappait le toit. Mais bientôt il perçut un autre bruit par-dessus. Diffus. Incongru. Quelqu'un pleurait près de lui.

L'adjudant Vincent Bianchi se décida alors à ouvrir les yeux et se redresser mais regretta aussitôt son geste lorsqu'il sentit l'horrible nausée lui soulever le cœur.

Prudemment, il retenta l'opération. D'abord ouvrir les yeux. Les éléments se stabilisèrent autour de lui. Sans surprise il faisait nuit. La pénombre lui permit de comprendre qu'il se trouvait dans une sorte de grange. Grimaçant, il se redressa millimètre par millimètre et faillit hurler de douleur en sentant la brûlure dans son dos. Ça y est ; il était assis.

Mais bordel qu'est-ce qui s'était passé ?

À nouveau les bruits de pleurs. Derrière lui.

Prudemment il se retourna. À quelques mètres de lui, la silhouette d'un homme assis en tailleur. Il se balançait d'avant en arrière et semblait répéter la même phrase, tel un mantra, au milieu de ses pleurs. Mais Vincent n'écoutait plus. Son regard était fixé sur l'arme qu'il tenait, braquée sur sa tempe. Il ne voyait pas ses traits dans la pénombre mais il émanait quelque chose de triste, de confus, de cette silhouette voutée.

Et puis le son de sa voix finit par arriver jusqu'à lui, jeune, masculine :

« Ça ne devait pas se passer comme ça... ça ne devait pas se passer comme ça... ça ne devait pas se passer comme ça... »

*(Deux jours plus tôt)*

L'adjudant Vincent Bianchi coupa le contact de l'Opel Astra et jeta un œil amusé à son collègue, le maréchal des logis-chef Arnaud Valère :

« À ton avis, Atchoum et Simplet ou Roméo et Juliette ?

— Je mets une pièce sur Simplet, répondit Arnaud en ouvrant la portière.

— Vendu ! »

Les deux gendarmes sortirent dans un même mouvement de leur voiture et se dirigèrent sans se presser vers le bar-tabac de Ballan-Miré, seul commerce de la commune encore ouvert à près de 22h30. Et pour cause, à 20h55 très précisément, deux hommes masqués, cagoulés et armés avaient fait irruption dans le bar et étaient repartis avec une partie de la caisse et des tickets de la Française des Jeux.

Vincent s'arrêta quelques instants sur le trottoir à une dizaine de mètres de l'entrée du bar. Tournant lentement sur lui-même, il essayait de se représenter la scène. Pas de témoins a priori, vue l'heure, juste le gérant qui fermait sa caisse et qui s'apprêtait à rentrer chez lui.

Il aperçut une caméra à l'angle de la rue et prit mentalement note de faire visionner les images. La place dans son dos était déserte, juste quelques voitures. Les autres commerces, tels le coiffeur et l'agence immobilière, étaient fermés depuis longtemps. Sur le trottoir d'en face, un cabinet médical. Au bout de la rue à droite, l'église. Bref une rue calme. Animée en journée mais déserte dès la nuit tombée. Comme pour les précédents braquages.

Vincent frissonna et rentra le menton dans le col de sa parka. Il résista à l'envie de rentrer tout de suite dans le bar pour se mettre au chaud. Il fit signe à Arnaud de s'approcher :

« Le bar fait l'angle. Ils ont pu arriver de n'importe où. Il va falloir frapper à toutes les portes sur les trois rues pour espérer trouver quelqu'un qui aurait pu entendre ou voir quelque chose.

— À cette heure-ci on va trouver que des gens devant leur film, répondit Arnaud légèrement blasé.

— Pas vraiment le choix. Appelle Sophie et Mehdi pour qu'ils nous rejoignent, on sera pas trop de quatre pour réveiller les voisins. Allons voir notre victime en les attendant. »

Les derniers piliers de bar étaient partis à 20h30 pétantes. Jean-Pierre Mallard, le gérant, prenait ensuite sa demi-heure réglementaire pour faire sa caisse et tout

remettre en ordre pour le lendemain. Vingt ans d'habitudes réglées à la minute ; le bar tabac de Jean-Pierre était une institution ici.

En entrant dans le bar, Arnaud et Vincent furent frappés par le calme qui y régnait. Les TIC les avaient précédés d'une bonne demi-heure et étaient déjà au travail, essentiellement entre l'entrée et le comptoir. Pas question de perturber la scène de crime. Arnaud et Vincent se dirigèrent directement vers Jean-Pierre Mallard en longeant la grande baie vitrée. Assis sur une banquette en skaï, celui-ci semblait étrangement serein. La cinquantaine bien entamée, il était taillé comme une armoire à glace et, malgré la température extérieure, ne portait qu'un tee-shirt laissant apparaître de nombreux tatouages sur ses bras musclés. Un bouc poivre et sel, des cheveux coupés en brosse et des petites lunettes rondes en métal noir achevaient le portrait de l'homme.

Il leva la tête en voyant les deux hommes face à lui :

« Brigade de Recherches ? Et sans attendre la réponse des gendarmes, il continua : j'ai un neveu qu'est de chez vous du côté de Marseille. C'est pas mon premier braquage. Mais quand même, j'ai passé l'âge pour ces conneries... Il tendit le bras vers la table et leur fit signe de s'asseoir. Je vous sers un café ? C'est la maison qui offre. Moi je me ferais bien un petit Whisky mais bon...

— OK, répondit Arnaud, trop heureux de boire quelque chose de chaud.

— Bon sang ces p'tit cons ! Ils auraient pas été armés, je leur en aurais collé une ! Tonna-t-il en exhibant ses énormes paluches.

Arnaud et Vincent échangèrent un regard étonné. C'était bien la première fois qu'ils se retrouvaient face à une victime de braquage aussi relax.

— Croyez ce que vous voulez, continua l'homme comme s'il avait lu dans leurs pensées, mais ça me fait chier parce que ça fait quand même ça fait une belle somme de perdue. Mais bon, on fait un métier à risque pas vrai ? Ajouta-t-il mi fataliste mi ironique. Le premier c'était y'a 35 ans et je peux vous dire que ça plaisait pas à l'époque surtout à Nice là où on était. Vous avez pas connu vous, l'époque des beaux mecs, hein ? Vous avez l'air à peine sortie de l'école ! Je pensais être tranquille en venant ici. Bref... les deux p'ti cons là... Tellement cons qu'ils ont pas pensé à repartir avec les cartouches de clopes. Des amateurs j'vous dis.

— Justement, racontez-nous ce qui s'est passé ? Vincent s'était empressé de reprendre la main sur la discussion. Il avait bien compris que le gérant était un vieux de la vieille et qu'il pouvait y rester la nuit si on ne l'arrêtait pas.

— Ce que j'ai déjà dit à vot' collègue. Ces deux débiles sont entrés...

— ... Ils étaient masqués ? Interrompit Arnaud qui avait commencé à prendre des notes.

— Ouai. ‘Tendez voir... Mickey et Minnie. C’tè blague ! S’esclaffa l’homme. Pas un bout de peau qui dépasse, ah ça ; ils ont bien potassé les Experts ! Z’êtes pas prêts de les retrouver...

— On les trouvera, assura Vincent. Heureusement qu’ils ne connaissent pas toutes nos techniques. Donc Mickey et Minnie rentrent. Ensuite ?

— OK. Je me tenais juste là, derrière ma caisse. Je finissais de compter et j’ai envoyé un SMS à ma femme pour lui dire que je rentrais. C’est là qu’ils sont entrés. Mickey est venu à côté de moi et m’a mis son flingue sous le nez. Minnie s’est servi. Ils ont pas dit un mot. En cinq minutes même pas c’était plié.

— Deux hommes, vous êtes sûrs ?

— Comme je vous vois ! J’en vois défiler du monde dans la journée. Je sais reconnaître un homme d’une femme, même cagoulé et masqué. Pas bien épais mais grands. Mickey il était quasi de ma taille. L’autre un peu plus petit.

— Très bien. Quoi d’autre ? »

Vincent observait les lieux tout en posant ses questions. Les TIC<sup>1</sup> étaient toujours à l’œuvre et relevaient consciencieusement toutes les traces autour de la caisse. Mais comme pour les précédents, il était prêt à parier qu’ils ne trouveraient rien, pas même un poil ou une miette de terre. Ils ne manqueraient pas d’empreintes à exploiter au FAED<sup>2</sup>, vue la quantité de personnes qui passaient ici. Mais pour en trouver une pertinente, c’était une autre histoire... Jusqu’à présent ils avaient fait chou blanc sur les premières analyses.

« À mon avis ils avaient pas plus de 20 ans.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— Une impression. Comme je vous disais, j’ai déjà eu des braqueurs face à moi, des gars expérimentés... là, j’avais l’impression que c’était des gosses dans un putain de jeu vidéo.

— OK je vois. Ils n’ont pas du tout parlé ? À aucun moment ? Vincent repensait aux témoignages précédents. Pour l’instant, ce braquage ressemblait parfaitement aux trois autres.

— Pas pendant, ça c’est sûr. Après quand on a un flingue braqué sur le torse on comprend vite le message. Par contre, à la fin, au moment de partir, Minnie était déjà dehors et Mickey lui a parlé alors qu’il sortait. Ça ressemblait à un truc du genre « c’est pour elle qu’on fait ça, après on arrête, tu promets. »

— Vous êtes sûr de vous ? Arnaud releva la tête de son carnet. Ça c’était